



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne
n°29 – juillet 2017

*Parole de jeunesse – La part langagière des
différenciations sociales*

Numéro dirigé par Michelle Auzanneau, Patricia
Lambert et Nadja Maillard

SOMMAIRE

- Michelle Auzanneau, Patricia Lambert, Nadja Maillard-De la Corte Gomez : *Parole de jeunesse : vers une meilleure prise en compte de la différenciation sociale.*
- Maria Candea : *La notion d'« accent de banlieue » à l'épreuve du terrain.*
- Suzie Telep : *Le « parler jeune », une construction idéologique : le cas du francanglais au Cameroun.*
- Patricia Lambert et Laurent Veillard : *L'atelier, les gars et la revue technique. Pratiques et différenciations langagières en lycée professionnel.*
- Augustin Lefebvre : *Pratiques de catégorisation et jeunesse en régime totalitaire. Le cas de la Hongrie (1948-1956).*
- Violaine Bigot et Nadja Maillard-De La Corte Gomez : *Jkiff ! En plus moi osi chuis une Z ! Reconnaissance de la différence et construction de la connivence dans le dialogue entre les chroniqueuses et leurs lectrices.*
- Stéphanie Pahud : *« T'as du clito » : analyse sociodiscursive des pratiques langagières et identitaires des trois héroïnes principales du film Divines.*

Réédition et traduction

- Jacqueline Billiez, Nassira Merabti : *Communication familiale et entre pairs : variations du comportement langagier d'adolescents bilingues* (1^{ière} édition 1990) précédé d'une *Présentation* par Patricia Lambert, Jean-Pierre Chevrot, Cyril Trimaille.
- Penelope Eckert : *Structure sociale des groupes d'adolescents et diffusion des changements linguistiques* (1^{ière} édition en anglais : 1988).

Compte-rendus

- Maud Vadot : *L'Académie contre la langue française. Le dossier « féminisation »*, Viennot Éliane (dir.), Candea Maria, Chevalier Yannick, Duverger Sylvia, Houdebine Anne-Marie, Éditions iXe, collection xx-y-z, Donnemarie-Dontilly, 2016, 224 pages, ISBN : 979-10-900-62-33-7.
- Régine Delamotte : *Pour une didactique de l'appropriation : diversité, compréhension, relation*, Véronique Castellotti, Paris, Didier, 2017, 352 pages.
- Caroline Juillard : *Les parlers jeunes dans l'Ile-de-France multiculturelle*, ouvrage coordonné par Françoise Gadet, Paris, Éditions Ophrys, 2017, 176 pages.
- Véronique Miguel Addisu : *Espaces, mobilités et éducation plurilingues : éclairages d'Afrique ou d'ailleurs*, Malory Leclère, Margaret Bento, Michelle Auzanneau, Edition des archives contemporaines, 2017, 275 pages, ISBN : 9782813002198.

« T'AS DU CLITO » : ANALYSE SOCIODISCURSIVE DES PRATIQUES LANGAGIÈRES ET IDENTITAIRES DES TROIS HEROÏNES PRINCIPALES DU FILM *DIVINES*

Stéphanie Pahud

Université de Lausanne (UNIL)/École de français langue étrangère (EFLE)

*Je viens de là où le langage est en permanente évolution - Verlan, rebeu, argot, gros processus de création - Chez nous les chercheurs, les linguistes viennent prendre des rendez-vous - On n'a pas tout le temps le même dictionnaire mais on a plus de mots que vous - Je viens de là où les jeunes ont tous une maîtrise de vanne - Un DEA de chambrettes, une répartie jamais en panne - Intelligence de la rue, de la démerde ou du quotidien - Appelle ça comme tu veux mais pour nous carotter, tiens-toi bien - On jure sur la tête de sa mère à l'âge de 9 ans - On a l'insulte facile mais un vocabulaire innovant. (Grand Corps Malade, « Je viens de là », *Enfants de la ville*, 2008)*

Introduction

Deux écueils majeurs compliquent les descriptions des pratiques langagières urbaines de jeunesse. Le premier est le problème méthodologique décrit par Labov dans l'introduction de « La langue des paumés » : « où trouver les données les plus cohérentes et les plus fiables qui nous permettront de décrire la grammaire de cette communauté linguistique ? » (1993 : 344). Le sociolinguiste pointe l'artificialité des corpus constitués :

Une grande partie des informateurs utilisés par les linguistes et les anthropologues sont en fait des paumés, autrement dit des marginaux assez détachés de leur milieu social pour s'intéresser au langage, aux problèmes et aux préoccupations du chercheur. Plus grave encore, les linguistes ont l'habitude de travailler sur des populations aussi artificielles que des classes scolaires par exemple, qui sont étudiées comme un tout, sans considérations des diverses appartenances ni du degré d'intégration à la culture en cause. (Labov, 1993 : 381-382)

Les « pratiques langagières urbaines », tout comme « la jeunesse », sont des catégories historiquement évolutives appliquées à des réalités qui posent la question de l'hybridation linguistique (Gadet, 2002). Comme le note Gadet, il n'est pas recevable de considérer la

langue des jeunes comme une variété constituant un sous-système spécifiquement codifié sans pouvoir montrer qu'elle manifeste un nombre substantiel de singularités (2003 : 103). Le second écueil, moins discuté, est l'absence de « situation » (Haraway, 1988 ; Anderson, 2015) de certaines observations. Les pratiques langagières du chercheur participent de la délimitation des données qu'il traite, des terrains et des locuteurs qu'il choisit. On ne peut ainsi exclure le risque de se laisser prendre au piège des normes que nous incorporons, de naturaliser des représentations idiosyncrasiques stéréotypées, et de décréter singulières des pratiques pourtant régulières. Sans attitude réflexive, le risque est grand d'entacher des analyses souhaitées descriptives de présupposés prescriptifs.

Pour contourner ces deux écueils, cette contribution, qui fera dialoguer théorie du discours, linguistique textuelle et études de genre, tout en s'inscrivant par ailleurs dans la lignée des travaux de la sociolinguistique urbaine, prend le parti de discuter non pas des interactions authentiques, mais d'une mise en discours cinématographique des pratiques discursives de jeunes femmes socialisées en banlieue, celle du film *Divines*, de la réalisatrice Houda Benyamina (France/Qatar, août 2016). Ce dernier raconte l'histoire de Dounia, une jeune femme vivant dans un campement de Roms avec sa mère, serveuse dans un bar, inscrite en BEP d'hôtesse d'accueil, aspirant à la réussite sociale, et choisissant de se placer, avec sa meilleure amie Maimouna, sous l'aile d'une dealer respectée de la cité, Rebecca.

Si ce film, entre autres présenté par la critique médiatique comme « le plus beau coup de boule du cinéma français depuis *L'Esquive* » (*Les Inrocks*, 26 août 2016), a retenu mon attention de linguiste, c'est que dès son premier visionnage, il m'a paru brouiller une série de clichés langagiers et identitaires. Un deuxième visionnage et une analyse des discours qui ont accompagné sa sortie m'ont permis de fonder mon intuition de locutrice native du français. Un premier appel à la réflexivité de *Divines* est la remise en cause de sa catégorisation « naïve » en « film de banlieue »¹ par sa réalisatrice même :

*C'est avant tout une grande histoire d'amitié, un film sur la colère, sur l'éducation sentimentale, un conte de fées tragique, un film d'action. Une sorte de Scarface conjugué au féminin. Ça ne veut rien dire, un film de banlieue. On ne dit pas aux autres réalisateurs qu'ils ont fait un énième film parisien. Mais je n'ai plus envie de m'en défendre. Après tout, les gens voient mon film comme ils le souhaitent. Tous les gens qui l'ont vraiment vu, en revanche, ne me parlent pas d'une histoire de banlieue, mais de l'histoire d'une personne qui est en quête de reconnaissance et de dignité absolue. (Interview de Houda Benyamina, *Le figaro.fr*, 31 août 2016)*

*Je n'ai plus envie de me justifier sur le fait « de la banlieue ou pas banlieue ». C'est un film de banlieue de la même manière que Scorsese faisait des films à New York. C'est un vivier incroyable, la banlieue, c'est un terroir pour les artistes et je n'ai plus envie de me défendre. C'est un film de banlieue, avec beaucoup d'humanité et j'ai essayé de chercher la vérité humaine dans cette banlieue, l'amitié, l'amour. (Interview de Houda Benyamina dans l'émission *C à vous*, 30 août 2016, France 3)*

Ce métadiscours force la nécessité du questionnement tant de l'existence de locuteurs représentatifs d'un « parler jeune(s) », ou « des cités » (Bertucci, 2011), que de la production de catégorisations sociolinguistiques qui conduirait à une réification trahissant des réalités sociales hybrides (Gadet, 2013 ; Billiez & Trimaille, 2007 ; Auzanneau & Juillard, 2012 ; Auzanneau, 2015). Choisir une production cinématographique semble par ailleurs permettre, sinon d'évacuer, du moins de problématiser, les écueils résumés plus haut. *Divines*, pour le

¹ Catégorie apparue dans les années 2000, définie entre autres par Milleliri : « Les films de banlieue des années 2000 montreraient les cités, non plus seulement comme des espaces d'oppression (même si elles ne cessent pas de l'être), mais aussi comme le terreau d'une possible émancipation culturelle et sociale, cependant réservées aux femmes » (2011 : en ligne) ; voir aussi Mevel (2008) ou Planchenault (2008).

dire dans la terminologie ricœurienne, constitue une « variation imaginative » (Ricœur, 1986 : 128) sur les pratiques langagières et identitaires des jeunes : cette variation opère un travail de mise en vi-lisibilité non pas des réseaux de normes langagières et identitaires effectivement en place, mais d'une représentation de ces réseaux de normes, lesquels se trouvent « activement configurés » (point de vue performatif décrit par Chalvon-Demersay, 1997). La pertinence de ce matériau discursif nous semble tenir à ce qu'il nous permet d'analyser des pratiques langagières de jeunesse dans un contexte socioculturel et des situations de communication délimitées par le scénario et le point de vue qui a présidé à son élaboration : « j'ai monté la cité comme je la vois, pas comme elle est fantasmée » (interview de Houda Benyamina, *Le figaro.fr*, 31 août 2016). Il nous est également possible de tenir compte des précautions de Trimaille (2004), à savoir de « dépasser l'approche en termes de fonctions identitaires et cryptiques » pour « étudier les dynamiques de la socialisation langagière » – non pas dans des interactions « réelles », mais néanmoins dans une reconstitution de situations écologiques – et, par là, de « prendre pour point de vue non pas le système de langue, mais les locuteurs et la façon dont ils usent de leur langue » (Gadet, 2007 : 9), et de contourner le « paradoxe de l'observateur » (Labov, 1993 ; Auzanneau, 2015) en s'éloignant de l'idéal d'une « authenticité » des données et en privilégiant une « représentativité participative » : « il ne s'agit plus de prétendre représenter le langage en un seul corpus, mais de participer à la représentation du langage par le corpus constitué » (Arbach & Ali, 2013).

Le second avantage du matériau discursif choisi est de mettre en scène des héroïnes : comme le déplore Devilla (2015), les descriptions linguistiques des « parlars jeunes » se basent pour la plupart sur les usages langagiers des garçons, cela ayant pour conséquence que dans les travaux scientifiques comme dans les articles de presse, le « parler jeune » se voit réduit le plus souvent à un « parler jeune masculin », décrit comme une forme de marquage de pouvoir et d'affirmation identitaire (Merabti, 1991 ; Billiez & Lambert, 2008). La plupart des études sociolinguistiques (par exemple Moïse, 2003) ont montré que si les femmes tendaient à préférer les registres plus prestigieux, gages supposés d'une ascension sociale, elles pouvaient aussi chercher à emprunter ce parler « viril » pour gagner en puissance et en autonomie, se retrouvant ainsi prises dans une aspiration paradoxale : se distinguer des hommes, notamment pour se soustraire à leur domination, tout en adoptant certaines de leurs pratiques, notamment langagières, pour obtenir une certaine forme de reconnaissance. La présente contribution décrira un arrangement des parlars délié de la simple binarité hommes/femmes.

Stratégies de négociation identitaire

J'adopte dans cette contribution la conception multimodale et relationnelle de l'identité de Greco et Mondada : « l'identité n'est ni donnée, ni préexistante, ni déterminée, mais se constitue dans l'action sociale » (2014 : 8) – et donc dans les pratiques langagières –, et je considère également, toujours comme les deux auteurs, qu'au-delà d'être « un objet d'étude privilégié pour les sciences humaines et sociales », les identités « sont aussi un enjeu vécu pour les membres de la société » (2014 : 7). Les pratiques langagières – dans leur dimension linguistique, mais aussi discursive, corporelle et spatiale – des trois personnages féminins principaux de *Divines* sont un lieu de construction-affirmation-réaffirmation-déstabilisation-déstructuration non seulement de leurs identités en négociation, mais aussi des stéréotypes qui pourraient verrouiller ces dernières, les premières comme les seconds se faisant et défaisant en permanence dans les discours. Comme je vais le montrer, les trois héroïnes activent diverses stratégies pour gérer et rendre intelligibles leurs identités en négociation. Elles investissent un ensemble d'éléments discursifs (lexique, prosodie, gestes, mimiques, regards, postures) acquis au sein de différentes instances d'appropriation et/ou de légitimation

(famille, école, pairs). Leur parler se caractérise par un ensemble de traits que je me propose de passer rapidement en revue avant de m'arrêter plus longuement sur une scène significative du film.

Aspects syntaxiques

Au niveau morphosyntaxique, on retrouve dans *Divines* des phénomènes observables en français standard, faisant partie du fond commun de la langue française (Gadet, 2002), comme les inversions, les structures à présentatifs, la chute de la première partie de la négation, et surtout des dislocations, essentiellement à gauche : « Ta phrase, je la brule » ; « moi, mon frère, c'est mon oseille ».

Aspects phonologiques

Cette contribution ne s'inscrivant pas dans une approche sociophonétique, je me contenterai de noter que j'ai observé les spécificités prosodiques généralement décrites dans les recherches spécialisées (Fagyal, 2003 ; Lehka & Le Gac, 2004) et synthétisées par Lehka Lemarchand (2015), à savoir des allongements de la pénultième, des réductions vocaliques (chute du schwa) ainsi qu'« une forte chute mélodique précédée d'une brusque montée ou d'un décrochage mélodique vers le haut, marquant une frontière d'unité prosodique », cette dernière spécificité constituant un « indice perceptif de l'accent dit de banlieue » (Lehka-Lemarchand, 2015 : 67-68). À cela s'ajoutent des emprunts intonatifs à la langue arabe à des fins d'affirmation identitaire (Caubet, 2007), le présent corpus permettant à cet égard d'illustrer un usage féminin du « marqueur prosodique d'accent de banlieue », que ce soit dans un contexte exclusivement féminin ou mixte.

Aspects pragmatico-interactionnels

Pour ce qui est du niveau pragmatico-interactionnel, il est intéressant de connecter, comme le fait Lehka-Lemarchand, l'aspect prosodique aux questions d'*hexis corporelle* (Bourdieu, 1982) et de prendre en considération les ressources corpo-discursives des héroïnes (attributs vestimentaires, intonations, gestes, postures corporelles, mimiques, regards), corrélées à leur habitus (ethnicité, langue, genre, classes, culture, religion). Dounia s'inscrit clairement dans le refus d'un corps féminin verrouillé par des normes esthético-morales. Elle se sert de régulateurs de discours comme « tu vois » ou « vas-y », qui est en même temps une « formule de rejet » (Lepoutre, 2001 : 214), crie, affiche des doigts d'honneur, crache dans des élans ludico-humiliants, salue poing contre poing, suit un entraînement de boxe (alors que le garçon dont elle tombe amoureuse fait pour sa part de la danse). À plusieurs reprises est évoquée dans le fil l'importance de « l'attitude » : Rebecca répète à Dounia qu'il « faut du regard », que « tout est dans le regard, le regard bien loin ; elle lui apprend également à maîtriser les émotions de l'autre : « tu tapes, et tu caresses ». On peut ajouter qu'en termes d'*hexis corporelle*, les signes extérieurs de reconnaissance (*Iphone*, vêtements et accessoires de marque, voitures de luxe) sont à de nombreuses reprises évoqués.

Aspects lexicaux

Au niveau lexical, les héroïnes recourent au verlan, considéré comme l'un des aspects emblématiques des parlars jeunes ou de banlieue (Planchenault, 2008) : « c'est un truc de ouf » ; « c'est chanmé » ; « j'ose être déblin ». Elles utilisent des termes argotiques : « Y a trop d'maille à s'faire » ; « baltringue » ; « came ». Elles recourent aux grossièretés comme « putain », « on s'emmerde » ou « niquer », et aux interjections basées sur des formules vériditoires, aux « jurements », mettant en jeu le sacré, au sens étendu de ce terme, « toutes choses protégées par des interdits » et plaçant le locuteur dans l'obligation d'honorer sa parole

(Lepoutre, 2001 : 234) : « la vie d'ma mère », « la tête de ma mère ». Elles intègrent des emprunts, le plus fréquent étant l'anglicisme « money », les autres venant de l'arabe (langue « ressource » en termes de besoins expressifs mais aussi de « construction d'identités complexes » (Caubet, 2004), comme « fissa » (« vite »), « chouf » (« regarde »), « kif(f)er », ce verbe étant, comme le note Devilla (2015), présent dans la plupart des films de banlieue mais aussi intégré dans le français standard (Caubet, 2004 : 128), et recensé dans *Le Petit Robert* avec la mention « fam. » (édition 2014).

Il me semble également pouvoir traiter dans ce sous-chapitre la question de la dénomination des héroïnes. Comme le synthétise Pagnier, « l'acte dénominatif s'accompagne [...] d'une qualification pratique de la réalité extra-linguistique à désigner ou du moins de sa représentation (Pagnier, 2003 : 136) et « le trait spécifique » qu'il met en évidence « correspond plus à une nécessité de pertinence dans la situation de communication qu'à un trait caractéristique du référent ainsi dénommé » (2003 : 136-137). Dounia et Maimouna se font insulter par le responsable d'un supermarché : « les cafardes », « connasses ». Elles se font aussi traiter de « renardes » par un dealer de Rebecca. Dounia quant à elle se fait plusieurs fois traiter de « bâtarde », par ce même dealer et par Rebecca. Cette insulte – s'appliquant aux deux sexes et servant à « mettre en doute, dans leur sens profond, le caractère d'humanité de la personne insultée » (Lepoutre, 2001 : 210) – fait l'objet dans *Divines* d'une négociation identitaire primordiale : l'un des premiers « démarqueurs identitaires » (Ouamara, 2007) mobilisés par l'héroïne principale est son prénom qu'elle refuse notamment, dans un premier temps, de donner au garçon dont elle tombe amoureuse : « J'sais même pas comment tu t'appelles » ; « ouais, c'est ça ; les filles que tu veux baiser tu les ramènes toujours ici ? » ; « Tu es la seule, les autres je dois pas autant galérer ». Ce prénom se voit par la suite crié dans plusieurs scènes par l'héroïne principale, tant d'amour que de détresse : « Je m'appelle Dounia! ». Comme le note Ouamara, le prénom fonde le sujet dans son histoire singulière et lui permet une reconnaissance légale (2007 : 89) ; il lui permet aussi, comme l'illustre *Divines*, une reconnaissance symbolique : « Toute ma vie on m'a appelée la bâtarde », confesse Dounia avant d'exiger qu'on emploie son prénom dans un acte d'affirmation relevant clairement du besoin de retrouver réputation et honneur (Lepoutre, 2001).

Toujours sur le plan lexical, on doit au personnage de Rebecca l'expression néologique « avoir du clitoris ». Pour gagner de l'argent, Dounia décide de demander à Rebecca de travailler pour elle. Dans la scène transcrite ci-dessous², elle sonne à la porte de la dealeuse, accompagnée de son amie Maimouna :

Ami de Rebecca : « Tu veux quoi »

Dounia : Elle est là Rebecca ?

Ami de Rebecca : Rebec ? Rebecca, pour toi.

Rebecca : Tu veux quoi ?

² Pour répondre aux exigences d'une démarche sociolinguistique, les scènes choisies sont reproduites telles qu'entendues et non extraites de la version écrite du scénario. Leur transcription, forcément imparfaite puisque le code écrit n'est pas prévu pour rendre les particularités de l'oral, est adaptée aux besoins de visualisation de l'objet de la présente contribution et suit le point de vue de Gadet : l'absence de *e* muet et la liaison obligatoire relevant de l'oralité courante ne sont pas signalées puisque cela participerait d'« un processus idéologique de construction d'un stéréotype » (2007 : 41 ; voir aussi Giroud & Surcouf, 2016 : n.p.). Ce n'est toutefois pas la ligne suivie dans les transcriptions médiatiques que nous avons reproduites sans aménagement (« T'as du clito » et non « Tu as du clito). Les crochets ouvrants en fin ou milieu de réplique et fermant en début notent des interruptions ou des chevauchements. Les majuscules notent une accentuation (insistance, expression). [XXX] signale un segment inaudible. Quant aux parenthèses, elles permettent d'indiquer les commentaires du transcripteur (gestes, intonations singulières, rires, indications scénographiques).

Dounia : On peut te parler toute seule ?

Rebecca : [stə] plaît. Tu m'attends (baiser sur la bouche et claquer sur la fesse). Ouais... Vas-y accouche là.

Dounia : On veut bosser pour toi

Rebecca : Tu te prends pour [XXX] ou quoi ? Vas-y casse-toi de là

Dounia : Tiens, si je bossais pour toi, moi au moins, je laisserais pas trainer ta came

Rebecca : Rentre. C'est à Samir, ça ?

Dounia : Mmh.

Rebecca : T'as volé mon postier ?

Dounia : Non, il l'a laissé trainer, c'est pas pareil.

Rebecca : Tu veux bosser pour moi et tu voles mon postier toi. Il sait que c'est toi ?

Dounia : (Signe de la tête que non)

Rebecca : C'est bien ! (Plusieurs tapes sur la joue). TU AS DU CLITORIS, j'aime bien. Passe demain, je te filerai un petit truc à faire.

L'expression « avoir du clitoris » est interprétable comme une transposition de l'expression « avoir des couilles », attachée à une représentation stéréotypée du courage, lié à la virilité :

La force est une valeur centrale de la culture adolescente. Le courage physique et ses corollaires, la bravoure, l'audace, l'intrépidité, voire la témérité, sont au même titre des qualités très prisées et qui participent de manière essentielle à la définition de l'identité virile, comme en atteste par exemple l'expression populaire qui désigne le manque de courage : « ne pas avoir de couilles ». (Lepoutre, 2001 : 348)

On peut noter que l'expression « si tu es un homme » trouve de même, dans une scène ultérieure, son pendant masculin dans la bouche de Rebecca : « Si tu es une femme j'ai dit, si tu en es pas une laisse tomber ».

L'expression néologique « avoir du clitoris » a vu sa portée amplifiée lorsqu'elle est sortie du contexte particulier des banlieues par l'intermédiaire de la réalisatrice du film qui l'a adressée à un critique de cinéma au Festival de Cannes après avoir reçu la caméra d'or. À plusieurs reprises interrogée sur le sens de cette création, Houda Benyamina en a fait le symbole d'une émancipation féminine :

« T'as du clito », ça veut dire quoi ? Du courage. Un courage qui n'est pas uniquement dans les parties intimes des hommes, mais aussi dans celles des femmes. « T'as du clito » veut dire l'égalité, la fraternité, la solidarité. On a aussi le droit à une vulgarité poétique. (Le Figaro Madame, 31 août 2016³)

D'où vient l'expression « T'as du Clito » ? - Je l'ai inventée. Une fille m'a dit un jour : « t'as des couilles » et je lui ai simplement répondu « non, je n'en ai pas. Par contre, j'ai du clito. » (Les Glorieuses.fr⁴)

Placée d'abord dans la bouche d'une héroïne de fiction, puis dans celle de la réalisatrice de cette dernière, l'expression a été mise en circulation dans le sens commun par les médias :

³ <http://madame.lefigaro.fr/celebrities/divines-houda-benyamina-jai-montre-la-cite-comme-je-la-vois-290816-116058>.

⁴ <http://lesglorieuses.fr/interview-houda-benyamina/>.

Cannes est à nous, les femmes ! C'est notre place ! » : le cri du cœur féministe d'Houda Benyamina, lauréate de la Caméra d'or, a fait l'effet d'une bombe, dimanche à Cannes. Primée pour son long-métrage Divines, qui retrace les péripéties de copines de banlieue, la Franco-Marocaine a livré un discours percutant. Poing levé en prime. Culminant sur un vigoureux « T'as du clito » lancé à l'attention d'Édouard Waintrop, délégué de la Quinzaine des réalisateurs, sa verve a ameuté la Toile. Clin d'œil à une réplique du film, le clito devenu synonyme de courage dérange. Femme, engagée, qui plus est Maghrébine et gagnante : c'en est trop pour certains. À l'image de @KarakoElisabeth, qui raille sur Twitter : « Houda Benyamina ou la vulgarité et le français malmené #Cannes2016. Et tout le monde rit ! Quel exemple déplorable ! » « Quelque chose s'est réveillé. Et #Divines c'est juste un des premiers signes. Ce n'est que le début », salue au contraire @mouloudachour, suivi par Jamel Debbouze qui écrit, lui : « J'aime cette femme, cette cinéaste, son histoire des comédiennes et surtout son film #divines. 1000 fois mérité. (Le Temps, 24 mai 2016)

Si cette circulation devait se poursuivre voire s'amplifier, on pourrait imaginer qu'à plus ou moins long terme, hommes comme femmes se mettent à utiliser cette expression pour qualifier indifféremment d'autres hommes et d'autres femmes – comme certaines femmes aujourd'hui utilisent « avoir des couilles » pour qualifier d'autres femmes – décloisonnant ainsi les imaginaires de genre. Mais comme en témoignent les réactions réfractaires au néologisme rapportées dans l'extrait qui précède, et comme le rappelle Bourdieu, « il faut toutefois se garder d'ignorer les transformations profondes que subissent, dans leur fonction et dans leur signification, les mots et les locutions empruntés lorsqu'ils passent dans le parler ordinaire des échanges quotidiens » (1983). « Avoir du clitoris » pourrait ne pas rester du côté de l'empouvoirement féminin, voire le desservir.

« T'arriveras jamais à rien dans ta vie » : arrêt sur un « putsch communicatif »

Les espaces géographiques des scènes du film définissent des espaces socioculturels et contribuent à la construction d'un système territorial symbolique réglant les places discursives des divers protagonistes. On observe ainsi une co-construction de l'espace et des stéréotypes (Auzanneau & Fayolle, 2007) : le supermarché, par exemple, est un lieu où sont mis en opposition de classe les gardiens et les jeunes femmes, traitées par les premiers de « cafardes » notamment. J'ai choisi de m'arrêter sur l'une des premières scènes de *Divines*, se déroulant dans un autre lieu hautement symbolique, une salle de cours de *BEP*, dans laquelle Dounia est amenée à répéter son examen d'hôtesse :

Surveillant : On se dépêche les retardataires ça a sonné

Dounia : Alors il vous attend, c'est porte 206 deuxième étage à droite

Étudiante 2 : Là-bas ?

Dounia : C'est ça

Étudiante 2 : D'accord

Dounia : Je vous donne., la petite brochure, contre le racisme

Étudiante 2 : Ben merci

Prof : Avec plaisir, bon après-midi

Dounia : Avec plaisir, bon après-midi

Prof : Donc on va recommencer, Dounia, mais cette fois, n'oublie pas quelque chose de très important, c'est le.. le sourire.

Dounia : Non, mais c'est bon là ça va, on a compris, ça fait dix fois qu'on le fait (changement intonatif)

Prof : Dounia s'il te plait.

Dounia : Tu as compris ou tu as pas compris ?

Étudiante 2 : Ah mais j'ai compris hein

Prof : On va recommencer du début jusqu'à

Étudiante 2 : Ok (ton soupirant). Bonjour (voix minaudante)

Dounia : Bonjour

Étudiante 2 : Bonjour

Dounia : Bonjour

Prof : Arrêtez les simagrées. S'il vous plait, arrêtez les simagrées

Dounia : D'accord (rires forcés de Dounia). Avec le sourire (rires de Dounia et de la classe)

Prof : Oui oui c'est très drôle tout le monde rit c'est très bien. On prépare un examen là, allez on y va. Bon, d'abord, tu METS ton dos CONTRE CE DOSSIER et tu te tiens CORRECTEMENT.

(Dounia plaque son dos contre le dossier)

Dounia : Voilà merci (rires de la classe)

Prof : Bon vas-y là tu dois commencer (rires de la classe)

Étudiante 2 : Euh... [

Prof :]Non tu lui rentres dedans, tu lui mets des bâtons dans les roues. Tu lui crées des problèmes, il faut qu'y ait un conflit

Étudiante 2 : Ah ouais je veux pas un rendez-vous, je veux le voir maintenant

Dounia : Euh... je l'ai, je gère, je reste calme.. Alors écoutez Madame. Ça va pas être possible parce que

(L'étudiante 2 jette un objet)

Dounia : Pourquoi tu jettes le truc là ?

Étudiante 2 : J'ai pas fait exprès

Dounia : Comment ça tu as pas fait exprès je t'ai bien vue

Étudiante 2 : Hé j'ai pas fait exprès, j'ai pas fait exprès

Dounia : Vas-y crie pas !

Étudiante 2 [XXX] (échanges agressifs mêlés inaudibles, chevauchements multiples) [

Prof :]On arrête, on arrête, on est en train de jouer c'est pour de faux, vous arrêtez, c'est pour de faux, c'est pour de faux

Dounia : Ben oui c'est pour de faux (rires de la classe)

Prof : Tu retournes à ta place. Tu retournes à ta place aussi. (Rires de la classe) Et toi Dounia tu prends sa place, allez.

Prof : Donc, bonjour, que puis-je faire pour vous ?

Dounia : Alors, déjà, la base, vous avez oublié que? que chose, euh c'est inadmissible, d'accord, je crois que vous avez oublié le smile, hein, la base, c'est la base, le . sourire, le . sourire[

Prof :]Tu te calmes, tu te calmes. Tu n'as pas à me parler comme ça[

Dounia :]comme ça

Prof : Parce que vraiment tu avais tout pour l'avoir cet examen d'hôtesse, mais tu as pas envie donc on passe à deux autres, va t'asseoir

Dounia : Cet examen d'hôtesse, redescends, ma mère elle est hôtesse elle a pas eu besoin de ton examen de merde, tiens (accélération du débit et montée intonative)

Prof : Qu'est-ce que tu vas faire dans ta vie, tiens, j'aimerais bien savoir, toi

Dounia : Ben comme tout le monde. Money, Money, Money, Money, Money, Money, Money, Money Money Money (en chœur avec la classe)

Prof : On n'est pas à un concert ici. C'est justement ce que je te propose, moi, de faire de la monnaie comme tu dis.

Dounia : Ah ouais, parce que toi tu en as vu beaucoup des millionnaires qui font BEP accueil ?

Prof : Y a plein de gens très bien qui le font

Dounia : Mais c'est pas des millionnaires. Comme vous vous êtes pas une millionnaire là

Prof : Mais ce que tu comprends pas, merde, c'est que j'essaie de vous aider moi

Dounia : De nous aider à quoi ? De nous aider à être des larbins de la société, c'est ça ?

Prof : Mais les règles c'est essentiel. Et comme tu . tu as une tête butée comme ça, que tu veux rien apprendre. Et ben tu arriveras JAMAIS à RIEN dans ta vie. Allez va t'asseoir

Dounia : Parce que toi tu arrives à quoi dans ta vie ? Tu arrives à quoi dans ta putain de vie toi ? Hein ? Regarde ta gueule, regarde tes fringues

Prof : Bon maintenant tu vas chez le proviseur, j'en ai marre

Dounia : Hey à tout casser ! Vas-y tu sais quoi ? Tu gagnes combien ? 1500 euros

Classe : 1300 !

Dounia : Tu enlèves 800 euros de loyer, tu enlèves 300 euros là euh toutes tes courses chez Leaderprice parce que [xxx] Madame [xxx] elle a pas d'argent pour aller à Carrefour, 100 euros .. 100 euros là ton EDF/GDF, 20 euros ton abonnement chez Free, avec tous tes voyages, là all inclusive last minute.com en Tur[quie

Prof :]Tu dégages, tu dégages !!

Dounia : Il te reste [3

Prof :]Tu dégages !!

Dounia : [XXX] comme ça la meuf, elle a que dalle. Mais moi j'ai pas envie d'être comme toi. [XXX] Mais moi j'ai pas envie de mendier. J'ai de la fierté, [moi

Prof :]Je veux plus te voir, tu sors de ma classe putain

Dounia : La vie de ma mère putain, la vie de ma mère qu'un jour je me ferai plus de thunes que tu en as jamais rêvé de toute ta vie, toute ta vie tu en auras jamais rêvé, même dans tes rêves les plus profonds, et tu sais quoi là, plus jamais je rentre dans ton lycée de merde là, tu vas voir.

(Dounia claque la porte)

Le « besoin de réputation » décrit par Lepoutre (2011) est mis en discours dans *Divines* par l'exposition incessante des héroïnes à des hétéro-représentations limitantes : la mère de

Dounia lui dit, quand elle exprime son besoin d'aller réviser : « C'est pas un doctorat, c'est qu'un BEP » ; le frère de Dounia jette à sa mère et à sa sœur : « Vous me faites la honte partout » : la mère de Maimouna crie à sa fille : « Tu me fous la honte, tu sais pas ce que c'est la réputation ». La scène transcrite ci-dessus traduit essentiellement la résistance de Dounia à ces représentations limitantes : la jeune femme refuse d'adopter des normes « de prestige », comme le script « accueil d'une cliente » ainsi que les « formules » qu'il suppose (Coulmas 1981). Les choix de Dounia dans sa façon d'utiliser la langue relèvent d'une stratégie de non-soumission (Lorenzi, 2014) et révèlent des enjeux de reconnaissance et de protection des faces. Le conflit est déclenché par une contestation des normes imposées (Auger *et al.*, 2008), à laquelle est opposée une forme de « chantage social » (Béranger & Pain, 1998) de l'enseignante, passant du registre préventif, au début de la scène (« S'il vous plaît, arrêtez les simagrées » ; « Vous avez un examen là, allez on y va »), à des menaces pour tenter de contenir le débordement comportemental de son élève (« Bon maintenant tu vas chez le proviseur, j'en ai marre » ; « Tu dégages ! »).

La scène transcrite ci-dessus illustre également le fait que, contrairement aux « paumés » de Labov, qui « manquent de connaissances nécessaires pour réussir aux jeux qui font partie de la culture vernaculaire » (1993 : 349), les héroïnes de *Divines* ne manquent pas des connaissances nécessaires pour jouer le jeu des dominants : Dounia a parfaitement intégré les normes qu'on lui demande puisqu'elle parvient à en proposer une parodie, à en ridiculiser les traits distinctifs (sourire forcé, ton exagérément poli, « simagrées »). Ce qui la place « en marge » n'est donc pas sa non-maîtrise des codes en jeu, mais son rejet de leur valorisation et de la soumission qu'ils supposent. La scène de colère simulée par Dounia et sa camarade, dont la « réussite » est saluée par les rires de la classe, illustre quant à elle la valeur identitaire et cohésive (Gadet, 2003 : 111) de ce « putsch communicatif » qui pour un temps a inversé les rapports de pouvoir prof-élèves, prouvant, pour le dire en termes foucauldien, que « le discours n'est pas simplement ce qui traduit les luttes ou les systèmes de domination, mais ce pour quoi, ce par quoi on lutte, le pouvoir dont on cherche à s'emparer (Foucault, 1971 : 12).

Un film féministe ?

Les films de banlieue sont volontiers considérés comme des espaces privilégiés de questionnement des identités féminines (Milleliri, 2011). Les médias ont ainsi à plusieurs reprises thématisé l'« inversion du genre » mise en scène par *Divines* :

Dounia décide, donc, de se faire embaucher par le caïd du coin : Rebecca... C'est l'autre force du film : aussi dangereuse et fêlée que le premier trafiquant mâle venu, Rebecca use agressivement de toutes les armes de la virilité, violence, postures et charisme inclus. Cette inversion des genres, ludique et gonflée, aboutit à des répliques inoubliables, tel ce « Toi, t'as du clito ! », lancé par la chef de bande pour saluer le courage de Dounia. D'ailleurs, le rôle le plus « féminin », dans cette histoire en miroir, est tenu par un garçon, passionné de danse, dont Dounia vient contempler les répétitions en cachette. (Critique du film de Cécile Mury, Télérama, 31 août 2016⁵)

La configuration des rôles activée dans *Divines* permet de déverrouiller le constat de Bourdieu : « C'est évidemment chez les hommes et, parmi eux, chez les plus jeunes et les moins intégrés, actuellement et surtout potentiellement, à l'ordre économique et social, comme les adolescents issus de familles immigrées, que se rencontre le refus le plus marqué de la soumission et de la docilité qu'implique l'adoption des manières de parler légitimes »

⁵ URL : <http://www.telerama.fr/cinema/films/divines.509387.php>, consulté le 15 mars 2017.

(1983). Houda Benyamina déstabilise la distribution traditionnelle du « courage ». Rebecca, qui fait voler en éclat les bornes de la catégorie des « caïds » (Hatzfeld, 2004 : 226), et Dounia incarnent à l'évidence des figures d'émancipation. L'identité masculine est quant à elle symétriquement mise en questionnement par le biais du personnage masculin qui fait de la danse – « Tu trouves ça bizarre un mec qui danse ? » –, par le biais du frère « trans » de Dounia – « le soir il s'endort avec Rita Hayworth, le matin il se réveille avec Zavatta » – ainsi que par le contexte dans lequel cette dernière est élevée, caractérisé par l'absence de son père. *Divines* n'évacue pas pour autant tous les stéréotypes de genre. Le personnage de Maimouna, beaucoup plus effacé que celui de Dounia, donne voix à une représentation plus traditionnelle du rôle des femmes. Rebecca quant à elle s'adresse plusieurs fois à Dounia en évoquant sa « féminité » : « Elle croit que c'est une princesse » ; « Tu as des cheveux super longs, tu pourrais vraiment être très belle, c'est normal tu te rends pas compte tu es encore qu'une gamine » ; « Jamais la police ils contrôlent une meuf en talons » ; « tu te mets en meuf, il va flasher c'est sûr » ; « Ce qui est bien c'est qu'tu as pas une tête de michto ». Maimouna s'exclame pour sa part dans une discothèque : « Elles sont chaudes ici, elles sont habillées raz de la chatte, je suis choquée ! ». *Divines* ne se laisse donc pas catégoriser de manière univoque comme « film féministe ». D'ailleurs, à la question « En quoi *Divines* est-il un film résolument féministe ? », sa réalisatrice répond qu'il ne l'est pas, qu'elle a simplement voulu « dépasser la frontière entre les hommes et les femmes » :

Ce n'est pas exceptionnel. Des femmes fortes, il y en a partout. Mais le cinéma ne nous représente pas comme ça. Moi, j'ai fait un western inversé au niveau des personnages. [...] [Le personnage du danseur] a de la grâce. Mais ce n'est pas spécifiquement féminin. C'est le genre d'idées qu'il faut combattre. (Interview de Houda Benyamina, « Cinéma. Houda Benyamina, chef de la bande des Divines », *ouest-France.fr*, 29 août 2016)

Je dis toujours que j'ai fait un film humaniste. Je ne suis pas en colère. C'est juste qu'on réduit ce film au féminisme. Or moi la question qui m'intéresse au 21^e siècle, c'est la redéfinition du genre. C'est ça qui m'intéresse, c'est que la féminité et la masculinité [sont] à redéfinir au 21^e siècle. (Interview de Houda Benyamina dans l'émission *C à vous*, 30 août 2016, France 3)

Conclusion

Cet aperçu des pratiques discursives des héroïnes de *Divines* permet de relativiser le constat selon lequel les filles et les garçons mobilisent certaines ressources de manière différenciée (Deville, 2007 notamment). Dounia, Rebecca et Maimouna utilisent l'argot, rejettent le langage de prestige (non sans le maîtriser), créant une rupture volontaire de la relation des femmes à une conception « sacralisée » de la langue. Cette analyse contribue de concours à nuancer l'image monostylistique des locuteurs-types des « banlieues » en mettant en scène des locutrices aux pratiques hybrides. Comme l'ont formulé Kasbarian (1997, 1999) puis Liogier (2002), la banlieue apparaît bien comme « une communauté de communication », à l'intérieur de laquelle se jouent les mêmes rapports de pouvoir qu'entre cette communauté et d'autres.

Les héroïnes de *Divines* incarnent la forme de lutte contemporaine décrite par Delphy, une « autoémancipation où les opprimé-e-s non seulement luttent pour leur libération, mais la définissent », une lutte « quasi charnelle » (Delphy, 2016 : 86 et 87). En opérant des pratiques langagières de renomination et de recatégorisation (Goffman, 1975), en langue et « en corps », Dounia et Rebecca peuvent « affirmer [leur] conception du monde et des rapports

sociaux » (Boutet, 2016 : 110), dans une langue qui leur est propre, « dénaturalisée », en voie de désolidarisation de signes appartenant à des imaginaires réducteurs et « décharnés ». Plus globalement, en proposant une variation imaginative sur des pratiques langagières de jeunesse performées en résistance à des représentations limitantes, *Divines* permet la prise de conscience de ces dernières et le déverrouillage simultané d'imaginaires de genre et d'imaginaires linguistiques sclérosants, dont la tirade qui suit d'Alain Bentolila – qui nous en dit bien plus de son regard que sur les pratiques qu'il déprécie – constitue une illustration caricaturale :

Pour les jeunes de ces quartiers-ghettos, l'imprécision et la pénurie des mots va [sic] de pair avec l'enfermement qu'ils subissent ; elles constituent leur lot réduit parce que ni l'école ni la famille ne leur ont transmis l'ambition d'élargir le cercle des choses à dire et celui de ceux à qui on les dit. Cantonnés à une communication de proximité, prisonniers d'une situation d'extrême connivence, ils n'ont jamais eu besoin de mots justes et nombreux pour communiquer ensemble. En bref, n'ayant à s'adresser qu'à des individus qui vivent comme eux, qui croient en le même Dieu qu'eux, qui ont les mêmes soucis et la même absence de perspectives sociales, tout "va sans dire". Ils n'ont pas besoin de mettre en mots précis et soigneusement organisés leur pensée parce que, partageant tellement de choses, subissant tellement de contraintes et de frustrations identiques, l'imprécision est devenue la règle d'un jeu linguistique socialement perverti. Les mots qu'ils utilisent sont toujours porteurs d'un sens exagérément élargi et par conséquent d'une information d'autant plus imprécise. (Le Monde, 20 décembre 2007⁶)

La mise en vi-lisibilité créative des pratiques langagières urbaines de jeunesse opérée par *Divines* peut contribuer à évacuer de tels préjugés et à susciter une attitude de repolitisation et de dénaturalisation des pratiques considérées comme « standards ». C'est sur la base de ce constat que je me rallie à l'affirmation selon laquelle ce film est « populaire, au plein sens du terme, combatif et émancipatoire » (*Les Inrocks*, 26 août 2016).

Bibliographie

- ANDERSON Elizabeth, 2015, « Feminist Epistemology and Philosophy of Science ». The Stanford Encyclopedia of Philosophy, URL : <http://plato.stanford.edu/entries/feminism-epistemology/>, consulté le 20 mars 2017.
- ARBACH Najib & ALI Saandia, 2013, « Aspects théoriques et méthodologiques de la représentativité des corpus », *Corela*, HS-13, URL : <https://corela.revues.org/3029>, consulté le 6 juillet 2017.
- AUGER Nathalie *et al.*, 2008, « De la violence verbale, pour une sociolinguistique des discours et des interactions », in Durand J. *et al.* (éds), *Discours, pragmatique et interaction*, Paris, Institut de Linguistique Française, pp. 631-643.
- AUZANNEAU Michelle, 2015, « La quête des parlers ordinaires », *Langage et Société*, n°154, pp. 51-66.
- AUZANNEAU Michelle & JUILLARD Caroline (coords), 2012, *Jeunes et parlers jeunes : des catégories en question*, *Langage et Société*, n°141, pp. 5-20.
- AUZANNEAU Michelle & FAYOLLE Vincent, 2007, « L'énonciation rap, des places en devenir », dans Lambert Patricia, Millet Agnès, Rispail Marielle & Cyril Trimaille (éds), *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique. Mélanges offerts à Jacqueline Billiez*, Paris, L'Harmattan, pp. 129-137.

⁶http://www.lemonde.fr/idees/article/2007/12/20/contre-les-ghettos-linguistiques-par-alain-bentolila_991902_3232.html.

- BAIDER Fabienne, KHAZNADAR Edwige & MOREAU Thérèse (dirs), 2007, *La parité linguistique*, numéro spécial de *Nouvelles Questions féministes*, n°26, 3.
- BERANGER Patrick & PAIN Jacques, 1998, « L'autorité et l'école : fin de système », *Migrants-Formation*, n°112, pp. 134-161.
- BERTUCCI Marie-Madeleine, 2011, « Du parler jeune au parler des cités. Émergence d'une forme contemporaine de français populaire ? », *Ponti/Ponts, Langues littératures civilisations des pays francophones*, n°11, pp. 13-25.
- BILLIEZ Jacqueline & LAMBERT Patricia, 2008, « Dans les coulisses de la (socio)linguistique urbaine française : le silence criant des filles », dans Moussirou-Mouyama Auguste (éd.), *Les boîtes noires de Louis-Jean Calvet*, Éditions Écriture, pp. 364-370.
- BILLIEZ Jacqueline & TRIMAILLE Cyril, 2007, « Pratiques langagières de jeunes urbains : peut-on parler de "parler" ? » dans Galazzi Enrica & Molinari Chiara (ed.), *Les français en émergence*, Berne, Peter Lang, pp. 95-109.
- BLANCHET Philippe, 2009, « Post-face en forme de coup de gueule : pour une didactique de l'hétérogénéité linguistique - contre l'idéologie de l'enseignement normatif et ses discriminations glottophobes », *Cahiers de Linguistique*, n°2 (35), pp.165-183, URL : <https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00631317>, consulté le 16 octobre 2016.
- BOURDIEU Pierre, 1982, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard.
- BOURDIEU Pierre, 1983, « Vous avez dit "populaire" ? », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n°46, pp. 98-105, URL : http://www.persee.fr/doc/arss_0335-5322_1983_num_46_1_2179, consulté le 15 décembre 2016.
- BOUTET Josiane, 2016, *Le pouvoir des mots*, Nouvelle édition, Paris, La Dispute.
- CAUBET Dominique, 2004, « La darja, langue de culture en France », dans *Revue Hommes et migrations*, n° 1252, p. 34-44, URL, <http://www.hommes-et-migrations.fr/index.php?id=2199>, consulté le 15 décembre 2016.
- CAUBET Dominique, 2007, « L'arabe maghrébin – Darja, une langue ressource en France », dans Lambert Patricia, Millet Agnès, Rispaill Marielle & Cyril Trimaille (éds), *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique. Mélanges offerts à Jacqueline Billiez*, Paris, L'Harmattan, pp. 49-54.
- CHALVON-DEMERSAY Sabine, 1997, « Une société élective, scénarios pour un monde de relations choisies », dans Beaud Paul et al., *Sociologie de la communication*, Paris, CNET, pp. 623-644.
- COULMAS Frédéric (éd), 1981, *Conversational Routine*, La Haye/Paris/New York, Mouton.
- DELPHY Christine, 2016, « Plus fortes entre elles », *Le Monde diplomatique. Manière de voir*, n°150, « Femmes. La guerre la plus longue », pp. 86-87.
- DEVILLA Lorenzo, 2015, *La langue des cités à l'affiche : pratiques langagières des jeunes urbains dans le cinéma français sur la banlieue*, Repères DoRiF N.8 - Parcours variationnels du français contemporain, DoRiF Università, Roma, URL : http://www.dorif.it/ezone/ezone_articles.php?id=237, consulté le 15 décembre 2016.
- DEVILLE Julie, 2007, « Jeunes filles "invisibles" dans les quartiers populaires », *Espaces et Sociétés*, n°128-129, pp. 39-53.
- FAGYAL Zsuzsanna, 2003, « The Matter with the Penultimate : Prosodic Change in the Vernacular of Lower-Class Immigrant Youth in Paris », dans *Proceedings of the 15th International Congress of Phonetic Sciences*, pp. 671-674.
- FOUCAULT Michel, 1971, *L'ordre du discours. Leçon inaugurale au Collège de France prononcée le 2 décembre 1970*, Paris, Gallimard.
- GADET Françoise, 2002, « "Français populaire" : un concept douteux pour un objet évanescant », *Ville-Ecole-Intégration Enjeux*, n°130, pp. 40-50.

- GADET Françoise, 2003, « Français populaire : un classificateur déclassant ? », *Marges Linguistiques*, n°6, pp. 103-115.
- GADET Françoise, 2007, *La variation sociale en français* (Nouvelle édition revue et augmentée), Paris, OPHRYS.
- GADET Françoise, 2013, « Collecting a new corpus in the Paris area : Intertwining Methodological and Sociolinguistic Reflections », dans Hornsby David & Mari C. Jones (éds.), *Language and Social Structure in Urban France*, Oxford, Legenda, pp. 162-171.
- GADET Françoise & GUERIN Eric (dirs), 2015, *Parlers ordinaires, parlers jeunes. Terrains, données, théorisations, Langage et Société*, n°154.
- GIROUD Anick & SURCOUF Christian, 2016, « À quelle langue accède l'apprenant ? Examen critique du traitement de l'oral dans les premières leçons de manuels de français langue étrangère pour débutants », *Linguistik online*, n°78, URL : <https://bop.unibe.ch/linguistik-online/article/view/2947/4366>, consulté le 7 avril 2017.
- GOFFMAN Erving, 1975, *Stigmate. Les usages sociaux des handicaps*, Paris, Minit.
- GOUDAILLIER Jean-Pierre, 2001, *Comment tu tchatches ! Dictionnaire du français contemporain des cités*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- GOUDAILLIER Jean-Pierre, 2002, « De l'argot traditionnel au français contemporain des cités », *La Linguistique*, n°38, pp. 5-23.
- GRECO Luca & MONDADA Lorenza, 2014, « Identités-en-interaction : vers une approche multidimensionnelle », dans Luca Greco, Lorenza Mondada et Patrick Renaud (éds.), *Identités en interaction*, Limoges, Lambert-Lucas, pp. 1-26.
- HARAWAY Donna, 1988. « Situated knowledges : the science question in feminism and the privilege of partial perspective », *Feminist Studies*, n°14/3, pp. 575-599.
- HATZFELD Marc, 2004, *Petit traité de la banlieue*, Paris, Dunod.
- KASBARIAN Jean-Michel, 1997, « Quelques repères pour décrire le langage des banlieues », Actes du colloque : Touche pas à ma langue ! Les langages des banlieues, Marseille, IUFM, 26-28 septembre 1996, *Skholê*, hors série, pp. 23-39.
- KASBARIAN Jean-Michel, 1999, « Langues de la cité, langues des cités », *Tréma*, n°15-16, URL : <https://trema.revues.org/1734> consulté le 15 décembre 2016.
- LABOV William, 1993, « La langue des paumés », dans *Le parler ordinaire. La langue dans les ghettos noirs des États-Unis*, Paris, Minit, pp. 344-388.
- LABOV William, 1998, « Vers une réévaluation de l'insécurité linguistique des femmes », in Singy Pascal (dir.), *Les femmes et la langue. L'insécurité linguistique en question*, Lausanne-Paris, Delachaux et Niestlé, pp. 25-35.
- LEHKA Iryna & LE GAC David, 2004, « Identification d'un marqueur prosodique de l'accent de banlieue : le cas d'une banlieue rouennaise », dans *Actes du Workshop MIDL 2004*, pp. 145-150.
- LEHKA-LEMARCHAND Iryna, 2015, « Questionner la signification sociale d'un indice prosodique de l'accent dit de banlieue en France », *Langage & Société*, n° 151, pp. 67-85.
- LEPOUTRE David, 2001, *Cœur de banlieue. Codes, rites et langages*, Paris, Odile Jacob.
- LIOGIER Elisabeth, 2002, « Quelles approches théoriques pour la description du français parlé par les jeunes des cités », *La Linguistique*, n°38, pp. 41-52.
- LORENZI Nolwenn, 2014, « Autorité refusée, autorité renforcée : l'usage de la menace et/ou de l'insulte dans la prise de pouvoir », dans Colonna Romain (éd.), *Des paroles, des langues et des pouvoirs*, Paris, L'Harmattan, pp. 105-120.
- MERABTI Nassira, 1991, *Pratiques bilingues et réseaux personnels de communication. Enquête auprès d'un groupe d'adolescents issus de l'immigration algérienne dans la région grenobloise*, Thèse de doctorat, Université Stendhal Grenoble III.

- MEVEL Pierre-Alexis, 2008, « Traduire *La Haine* : banlieues et sous-titrage », dans *Glottopol*, n°12, p. 161-181, URL : http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_12/gpl12_14mevel.pdf, consulté le 15 décembre 2016.
- MILLELIRI Carole, 2011, « Le cinéma de banlieue : un genre instable », dans *Mise au point*, n°3, URL : <http://map.revues.org/1003>, consulté le 29 septembre 2016.
- MOÏSE Claudine, 2003, « Pratiques langagières des banlieues : où sont les femmes ? », *La lettre de l'enfance et de l'adolescence*, n°51, pp. 47-54.
- OUAMARA Achour, 2007, « Les démarqueurs identitaires », dans Lambert Patricia, Millet Agnès, Rispaill Marielle & Cyril Trimaille (éds), *Variations au cœur et aux marges de la sociolinguistique. Mélanges offerts à Jacqueline Billiez*, Paris, L'Harmattan, pp. 85-93.
- PAGNIER Thierry, 2003, « D'une théorisation de l'espace linguistique des "cités" à l'analyse lexicologique des dénominations de la femme », *Marges linguistiques*, n°6, pp. 133-144.
- PLANCHENAULT Gaëlle, 2008, « *C'est ta live !* Doublage en français du film *American Rize* ou l'amalgame du langage urbain des jeunes de deux cultures », *Glottopol*, n°12, pp.182-199, http://glottopol.univ-rouen.fr/telecharger/numero_12/gpl12_15planchenault.pdf
- RICOEUR Paul, 1986, *Du texte à l'action*, Paris, Seuil.
- TRIMAILLE Cyril, 1999, « Le rap français ou la différence mise en langues », *Lidil*, n°19, pp. 78-98.
- TRIMAILLE Cyril, 2004, « Études de parlers de jeunes urbains en France. Éléments pour un état des lieux », *Cahiers de sociolinguistique*, n°9, pp. 99-132

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Stéphanie Galligani, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Isabelle Pierozak, Gisèle Prignitz.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédactrice en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juillard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolaï, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffélec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Mickaël Abecassis, Salih Akin, Josiane Boutet, Régine Delamotte, Marie-Laure Elalouf, Robert Fournier, Médéric Gasquet-Cyrus, Luca Greco, Emmanuelle Huver, Caroline Juillard, Malory Leclère, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Catherine Miller, Muriel Molinié, Marie-Louise Moreau, Isabelle Pierozak, Rada Tirvassen, Véronique Traverso, Cyril Trimaille, Sylvie Wharton.

Laboratoire Dylis – Université de Rouen
<http://glottopol.univ-rouen.fr>

ISSN : 1769-7425